

Les Éditions de la reine Mab



**D'OÙ JE POUVAIS VOIR  
TON ÂME SCINTILLER**

*Tome 2*



To Brighton and Back for 3s 6d

*Charles Rossiter*

Wilfrid Sébaoun

**D'OÙ JE POUVAIS VOIR  
TON ÂME SCINTILLER**

*Poèmes*

Tome 2

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-34-3  
© Les Éditions de la reine Mab, 2015

I

*Some love too little, some too long,  
Some sell, and others buy,  
Some do the deed with many tears,  
And some without a sigh  
For each man kills the thing he loves.  
Yet each man does not die.*  
OSCAR WILDE  
The Ballad of Reading Gaol

*Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître  
tout le mal qu'il fait.*  
LA ROCHEFOUCAULD  
Maximes





## PAROLES SAUVÉES D'UN TOURBILLON

Je te dois cet aveu mélancolique :  
Mon sang fait du bruit, non de la musique.  
Loin de toi, loin de Dieu, mon esprit voyage  
Dans un désert sans voix ni mirage.

Je vois s'écouler ma vie de mécréant  
Comme un triste vieux film en noir et blanc,  
Et je vois de la mort le gouffre béant.

Je ferme les yeux, et je médite  
Comme un mulet aveugle et las  
Qui n'a pas sous le ciel d'autre mérite  
Que de faire tourner sa noria.  
Est-ce nécessaire pour voir  
Dans le désert où descend le soir  
Dieu et toi ensemble affligés  
Par mon cœur inconsolé,  
Mon cœur, cet abîme profond  
Où ma nostalgie tourne en rond ?

Hélas ! oui, c'est nécessaire  
À l'orphelin dont la mère  
A pour toujours fermé les yeux  
Sans lui dire adieu.

## NUIT IMPURE ET SILENCE

Le jardin, vois-tu, ne peut pas dormir,  
Il est vieux, bien plus vieux que toi ! Pourtant,  
Que sont ses souvenirs auprès des tiens !  
Défaites de l'amour, marelles pauvres,  
Poupées abandonnées, étés de guerre  
Promis à l'oubli de futurs fantômes,  
Kiosque à musique offert aux illusions,  
Tant d'amertume où s'enlisent les deuils !

Que seras-tu devenu quand l'écho  
Du jardin se sera ouvert aux voix  
Des coqs veillant dans la nuit de ton cœur ?  
Dans quelles allées tes rêves secrets  
Auront-ils erré pour trouver leur fruit ?  
Quelles ombres auront cerné les yeux  
De ton âme lasse étouffant ses pleurs ?

Partageras-tu avec les étoiles  
Le privilège obscur de fasciner  
Les hommes qui, malgré leur raison,  
Cherchent l'infini dans les apparences ?

Aux juges qui voudront peser ton âme,  
Un jour ou l'autre, inévitablement,  
Offriras-tu le témoignage étrange  
D'une rêverie aveugle reniée

Par les statues, les arbres et le vent ?

Pourrais-tu vraiment, sans que se déchaîne  
Un violent chagrin dans ton cœur brisé,  
Te souvenir sans vouloir l'oublier,  
Que tu n'as pas su, quand il le fallait  
Dire à une malade qui souffrait :  
« Que puis-je dire ou faire pour ton âme,  
Pour alléger un peu cette souffrance  
Que je vois, stérile et nue, dans tes yeux ? »

## CHANSON NAÏVE MAIS SANS DOUTE SAGE

Quand nous sentirons venir  
La camarde sans pitié  
Qu'il sera vain de supplier  
De ne pas nous séparer,  
Ensemble nous chercherons  
Les limites du possible  
Dans le jardin de l'oubli.

Tentés par un mal obscur,  
Nos corps de mauvaise foi  
Diront : « n'allons pas plus loin ! »  
Nos âmes si promptes au rêve,  
Poussées par la charité,  
Même déçues se diront :  
« Ne nous décourageons pas. »  
Et elles auront raison,  
Car pour les âmes qui aiment  
Les limites du possible  
N'existent simplement pas.

## RÉPONSES

Des rêveries mystiques peuvent voir  
Leurs reflets caressants dans l'eau tombée  
D'un doux ciel de printemps dans les miroirs  
Du jardin des poupées abandonnées.

D'où viendrez-vous, pensées, de quel lointain  
Mais rassurant désert où prient les flammes  
D'un immortel buisson, apaiser l'âme  
Du jardinier et instruire ses mains ?

Dans quel vieux théâtre un chœur d'ombres nues  
Aurait-il pu faire naître les fleurs  
D'oubli, de sang et de larmes vêtues,  
Comme dans ce jardin d'âpres douleurs ?

« À ce jardin, la mort de la rosée,  
À ses poupées, d'Euridyce les pleurs,  
À l'âme sans Dieu, l'angoisse d'Orphée ! »  
Le Destin crie : « à chacun son malheur ! »

## DIALOGUE SUR LE DERNIER SEUIL

— Qu’as-tu fait de ta vie, Polichinelle ?

— Ce n’est pas moi qui tire mes ficelles !

— C’est vrai, mais la nuit de ton cœur est-elle  
Source tarie de souffrances réelles,  
Volcan éteint qui ne peut plus vomir  
Que le silence obscur de l’avenir,  
Désert où n’erre plus aucune voix,  
Esclave à jamais du Destin sans loi ?

— La nuit de mon cœur est née avec moi ;  
Elle a nourri des étoiles mauvaises  
Qui auront guidé impudiquement  
Mon cheminement vers la terre glaise !  
Je le sais, je le sais depuis longtemps,  
Mais je ne suis qu’un bouffon impuissant !  
Ce que veut le montreur de marionnettes  
Qui est en moi est une sombre fête,  
Un bal masqué où les déguisements  
En réalité montrent les tourments  
Des pantins, — venimeux raffinement  
D’un jeu engendrant d’amères souffrances,  
D’un jeu annihilant toute innocence,  
D’un jeu qui corrompt le cœur dès l’enfance !

— Que viens-tu demander au bord de l'eau  
Du fleuve où le passeur scrute la nuit  
De tout cœur dont le temps de vivre a fui ?  
As-tu souffert assez, comme Pierrot,  
Pour mériter un éternel repos ?

— Mais Dieu a pitié ! j'ai confiance en lui !

— Comédien ! ton cœur qui tremble révèle  
La vérité à la Mort qui t'appelle.

VIEILLE, VIEILLE VÉRITÉ APPELÉE  
PAR LES PROPOS D'UN CALOMNIATEUR

Es-tu vraiment trop seul, trop vieux,  
Pour t'efforcer encore un peu  
De vaincre l'amère tristesse  
De rêves que tant de nuits laissent  
Mourir et pourrir dans ton cœur  
Comme des bêtes ou des fleurs  
Sans âme, sans Dieu, condamnées  
À être au pur néant jetées  
Par la terre où elles sont nées ?

N'écoute pas ce mécréant  
Qui dit ton cœur trop faible ! il ment !  
Ton cœur peut nourrir l'espérance ;  
Il peut devenir un jardin  
Où tes rêves seront les grains  
Qui en mourant se font semence  
De moissons montrant l'abondance  
Des pardons accordés par Dieu  
Aux cœurs repentants courageux.



## CHANSON D'AILLEURS

Quand sera venue ton heure dernière,  
Reprocheras-tu à la terre entière  
De l'été sournois le visage austère  
Et le regard pensif que Dieu tolère ?

N'entends-tu pas l'âme de la rivière  
Exaltant dans le doux chant des roseaux  
L'alliance de l'eau et de la lumière ?  
Ne vois-tu pas dans le vol des oiseaux  
La savante ironie de la nature  
Commentant le sort des amours futures ?  
Ne comprends-tu pas la leçon du ciel  
Où pleure et sourit le rêve éternel,  
Un rêve qui sans fin berce et tourmente  
Les cœurs où vit une mystique attente ?  
Ne vois-tu pas, n'entends-tu pas prier  
Le Créateur d'un monde où la pitié  
Et le pardon sont toujours nécessaires,  
Comme au nouveau-né le lait de sa mère,  
Aux pauvres mécréants que désespère  
L'infatigable mort, faucheuse amère  
Que ni larmes ni sang ne désaltèrent ?

## RÉPLIQUE À UN MASQUE DE LA SOLITUDE

D'autres humains ont souffert sur la terre,  
D'autres humains sont morts le cœur brisé,  
Sondant en vain l'effroyable mystère  
D'une vie où le Mal les a guidés.

Pourquoi fallait-il qu'un ciel sans étoiles  
Enveloppât le monde où je suis né ?  
Se peut-il que jamais ne se dévoile  
À mes yeux las le Dieu qui a pitié  
Des âmes que le Mal a égarées  
Dans le désert des voix vite fanées ?

La nuit s'enlace aux branches dénudées  
De ma vie, jardin désolé sans fruits.  
On dit que Dieu n'est plus qu'une fumée  
D'incendie planant sans faire de bruit  
Au-dessus d'une foi abandonnée !  
De mon cœur pervers l'espérance a fui.

Entendrai-je sonner ma dernière heure ?  
Verrai-je venir l'Ange de la Mort ?  
Mon cœur mécréant n'est pas assez fort  
Pour pouvoir s'écrier longtemps encor :  
« Les promesses de Dieu ne sont qu'un leurre !  
L'âme périt, le Néant seul demeure ! »

N'entendrai-je pas un jour une voix  
Clamant du haut du ciel une promesse  
D'où un rêve mort dans mon cœur renaisse  
Couvert de fleurs d'espérance et de foi,  
Rassurant ce cœur que l'angoisse oppresse  
Dans ce monde où règne un destin sans loi ?

## IL N'Y A PAS DE QUOI RIRE

Que reste-t-il, trois années  
D'attente presque exsangue ?  
Trois mois d'espoir irraisonné ?  
Trois jours d'agonie enfin ?  
Puisque je sais mentir je peux encore  
Engraisser le mythe  
De la souffrance rédemptrice.  
Viens, mais viens donc  
Reprocher à ton poète  
Mécréant sa véhémence !  
Viens lui montrer  
Dans ton regard le sillage  
D'un oiseau migrateur parti  
Pour l'infini.

Viens ! viens ! viens !  
N'abandonne pas mon âme au vertige,  
Car d'un côté et de l'autre  
De mes paupières monte  
L'angoisse, l'angoisse  
Engendrée par ton absence  
Consubstantielle au néant.

## DANS UNE CAMPAGNE PLEINE D'IMPRÉVU

Ombres des haies qui font s'ouvrir  
Des nids aussi ronds que la pleine lune,  
Aussi caressants que la neige,  
Aussi troublants que les miroirs  
Où se mirent des soirs plaintifs,  
Aussi rêveurs que le vent,  
Aussi attentifs aux tourments  
Qui hantent le ciel de l'automne,  
Que dirons-nous, que demanderons-nous  
À nos cœurs s'ils se révèlent  
Trop sombres et trop laids ?

## DEUX ÂMES DÉNOUÉES, PEUT-ÊTRE DAMNÉES

Chercher les yeux de chimères  
Rivales du pur néant,  
Mentir sans savoir où mène  
Ce mensonge qu'est la vie,  
À quoi bon, si leur attente  
Est fugitive apparence ?  
Au fond de leurs âmes couve  
L'ivresse de l'impuissance.

Ils ont souffert par leur faute  
Doublement, car ils savaient  
Qu'à un proche carrefour  
La sphinge les attendait.

Ils ne savaient pas encore  
Quelle folie c'est d'écrire  
Sur un mur de solitude  
Un serment que Dieu réprouve.

Ils se sont laissés conduire  
Par les chemins de l'oubli  
De l'ironie de la mort,  
Abandonnant lâchement  
Leur exigeante souffrance.

La souffrance partagée

Accordée à la mémoire  
Quand un amour mort avant terme  
Hante des vies mutilées ?

La vie s'éteint sans s'éteindre,  
Et la mort meurt sans mourir.  
Ah ! tristesse d'un Dieu libre  
Qui ne fut pas rédempteur !

Ils furent amants le temps  
De découvrir les présages  
De tout dans leurs âmes mises,  
Comme on dit sans rire, à nu.  
Ah ! misère d'un Dieu libre  
D'avoir pitié, qui ne put  
Arracher à leur angoisse  
Deux âmes nées prisonnières  
De leurs aveugles natures !

## POSSIBLE CHÂTIMENT D'UNE ÂME FAIBLE

Dans mon corps s'est réveillée  
Une douleur familière  
Qui déjà peut-être annonce  
La défaite de mon âme.

Méditer sans vraie raison  
D'approfondir le mystère  
Où stagnent mes souvenirs ?  
Pourquoi tant me tourmenter,  
Fille rusée du Destin,  
Fantôme gris de la Sainte ?

Il souffle un vent de misère  
Dans le Jardin des lilas !  
Vais-je descendre au Shéol,  
Les plaies de mon âme ouvertes,  
Le cœur brûlant des prières  
Qu'il a entendues trop tard  
Et n'a pas su exaucer ?

La vieille angoisse engendrée  
Par le reniement cruel  
Qui rôdait dans mes attentes  
Se révèle toujours prête  
À hanter mes rêves nus.  
Et l'enfance est si lointaine !



## LA VRAIE MISÈRE DE DEUX MÉCRÉANTS SOLITAIRES

Où allons-nous, chacun de son côté,  
Dans le blizzard et la nuit qui nous broient ?  
Si le hasard nous fait nous rencontrer  
— Pourquoi pas ? le temps joue sans ruse aux dés ! —  
Où en serons-nous dans ce jeu de l'oie  
Qu'est la vie, où sans foi l'espoir se noie ?

Nous nous sommes perdus dans les paroles  
D'un fantôme rieur mélancolique,  
Et nous chercherions dans la course folle  
De vieux feux follets un mystère unique ?  
La charité de la mort ne console  
Que dans des illusions philosophiques !

## DÉCLIN SANS MASQUE

Réponds, lâche cœur, qu'as-tu fait d'autre,  
Durant cette vie qui va s'éteindre,  
Qu'ouvrir les étés aux ténèbres ?

Tu ne peux oublier cette femme en pleurs  
Sur le quai tandis que le train part,  
T'emportant vers ton avenir  
De renoncement aux chemins rédempteurs !  
Comment pourrais-tu n'avoir pas peur  
D'être, maintenant, sur le seuil de l'enfer ?

Ton aveuglement n'est pas assez fort  
Pour même essayer d'empêcher tes remords  
De te montrer que t'attend la mort  
De femmes abandonnées à leur mal  
Dans la solitude d'un hôpital !

Ah ! vanité de tous les regrets !  
Même de ceux d'un vieux soleil sanglant  
S'abîmant dans la mer en criant :  
« Si j'avais su où j'allais ! »

Rien, désormais, ne t'empêchera  
De souffrir, et tu souffriras !

## UNE OPINION DU CRÂNE DE YORICK

Des vraies causes de ses malheurs  
Qu'apprendra-t-elle en se voyant ?  
Une âme s'approche en tremblant  
De ce miroir, franc ou menteur,  
Qu'on appelle ordinairement  
En ce monde l'heure dernière,  
Que ni révolte ni prière  
N'éloignent quand en vient le temps.

L'odieux Serpent n'était qu'un rêve  
Moqueur nourri dans le cœur d'Ève,  
Et la mère du genre humain  
A vu trop tard, dans le Jardin  
De Dieu, entrer, à cause d'elle,  
La mort, l'ennemie éternelle.

La vérité ! — Le face-à-face  
Avec Dieu révélera-t-il  
Ce que le temps cache ou efface ?  
Même dans ses discours subtils,  
L'Adversaire ne peut prétendre  
Faire renaître de leurs cendres  
Les rêves obscurs d'un passé  
Que le pécheur voudrait renier !

## CHANSON DE LIBRE PENSEUR

Lorsque retentira ma dernière heure,  
Douce philosophie, viens consoler  
Mon âme qui depuis si longtemps pleure,  
Affligée par le poids de ses péchés.

Viens au secours de ce mourant fidèle  
Toute sa vie à la saine raison  
Qui attendait de lui une réelle  
Aide dans sa lutte avec les passions.

Tu me diras : « allons, tu exagères,  
Tant d'hommes ont fait plus de mal que toi !  
Ton dernier sommeil, au sein de la terre,  
Sera-t-il troublé une seule fois ? »

Tu berceras mon âme misérable  
De raisonnements de pur mécréant ;  
Aux yeux d'un Dieu puissant et charitable  
Ils valent bien les ombres du Néant !

## LA NASSE

L'été revêtit son masque funeste.  
De quelle couleur ? — bleu des télégrammes  
Annonçant le décès d'une illusion.  
En vérité qu'importe la couleur  
Des fleurs quand la victime est couronnée  
Pour aller sans soupçon vers le désastre ?

Dans le monde ouvert au mensonge aveugle  
Il y eut un éclair inattendu ;  
S'achemina, sans le savoir, une âme  
Vers une vie qui ne serait que nuit.  
Qu'importe la couleur de la musique  
Des souvenirs lorsque les fleurs sont mortes !

## NOCES D'HIVER

La Vigne et le Pressoir  
Donnent à profusion, aux amants qui se fient  
À leur rêve, le vin de l'espoir.  
Mais, hélas ! l'orgueilleuse lie  
Du printemps d'un amour défie  
L'avenir, et sans bruit s'allie  
Aux ombres cachées dans les miroirs.

## DEUX COUPABLES DU DÉLIT DE SOLITUDE

Je te rencontrerai dans ce jardin  
Où nous serons l'un et l'autre venus  
Attendre un jour indulgent pour nos cœurs.

Tu me donneras la consolation  
D'avoir pu consoler ton âme lasse  
De souffrir seule, en confiant mon attente  
D'une promesse ineffable à tes yeux,  
La douloureuse attente où rêve et pleure  
L'ombre que ma vie sans joie a déçue.

Avant de mourir j'aurai vu pâlir  
Le feu dévorant de ta solitude.  
Nous souffrirons moins, en souffrant ensemble,  
De sentir en nous s'éteindre la vie.  
— La vie, éclair dans une nuit profonde,  
Nous le savons, mais éclair qui est tout !

## DANS UN JARDIN DE PLEURS

Une tulipe noire ouverte  
À l'aridité de la nuit  
Cherche un souvenir qui la fuit,  
Et la rosée la déconcerte.

Son âme avait-elle entendu  
Un rêve rôder autour d'elle,  
Un rêve par malheur rebelle  
Au chagrin, un rêve au cœur nu ?

Dans ce jardin, les fleurs qui pleurent  
Ne sont pas rares, mais les heures  
N'entendent jamais leurs serments.

Défier la nuit est inutile,  
L'éphémère rosée surprend  
Toute fleur d'où l'amour s'exile !



## QUAND LA RIGUEUR DE LA RAISON FAIT SIGNE

Peut-être, après tout, qu'il existe un geste,  
Sans aucun effet sur les apparences,  
Faisant cependant naître une présence  
Qui, le corps disparu, dans l'âme reste  
Pour mener celle-ci vers l'Autre Vie  
Où toutes les douleurs sont abolies !

Peut-être, après tout, que Dieu, bon, enseigne  
Vraiment aux humains mortels qu'il créa  
Un geste qui fait reculer Satan  
Si prompt à jeter une âme qu'il prend  
Dans un ténébreux gouffre de la mort  
Où vains sont les regrets et les remords !

## PRÉSENCE D'UN AVENIR

Quand on découvrira  
Dans ma chambre de solitaire  
Mon cadavre bon pour le four crématoire,  
Quand on découvrira, peut-être par hasard,  
Ce qui aura été demeure  
Temporaire  
D'une âme délabrée  
Par sa faute, tristement,  
On s'exclamera  
Utilement : « Dieu ait pitié  
D'une âme partie sans viatique  
Chercher un chemin qui mène  
À l'autre vie ! »

## QUESTION À UNE FLEUR DE TOMBE

N'était-ce vraiment que l'habitable  
D'un rêve orphelin pareil à Dieu,  
Ce corps pourrissant, ultime obstacle  
Sur le chemin d'un rêve audacieux  
Qui va dans mon sang vers ce rivage  
Où l'âme nue l'attend sous les cieux  
Des éternités que Dieu partage  
Avec la mort en fermant les yeux ?  
Qui pourrait sans désespérer croire  
Qu'avec le corps meure la mémoire  
D'une âme venue du fond des âges  
Rappeler au Créateur d'Adam  
Et Ève, et de tous leurs descendants,  
Qu'il les a créés à son image ?

## UN POÈTE À SA NUIT

Vais-je mourir seul ? Mon âme le craint :  
Ma main n'a pas su rencontrer la main  
Qui m'eût sauvé du sombre désespoir  
Qui m'entraîne au fond du gouffre ce soir.

Le gouffre hideux du renoncement  
Où avec la Mort fornique le Mal !  
Et si c'était le juste châtement  
D'un éternel Pierrot de carnaval ?

Dès le début de ma vie j'ai menti  
Lâchement à Dieu, au Destin sans loi !  
Mais ce soir je serai de bonne foi :  
Je ne renonce pas, puisque j'écris !

J'écris pour rassurer mon cœur félon.  
Est-ce une folie, cette obstination ?  
Comme les autres soirs, ce soir j'écris  
Des vers qui sont ce qu'ils sont, — mais à qui ?

## MURMURÉ À UNE CONFIDENTE VIGILANTE

Je sais, maintenant,  
Ce que signifient les cris  
Et les soupirs du temps.  
Je suis un douloureux mystère.  
Je vais au-devant de toi  
Qui ne peux mourir qu'avec moi.  
Pourquoi l'attente de mon âme  
Est-elle aussi amère ?  
Ses marées sont soumises  
À une souffrance aveugle.  
Pourquoi,  
Puisque la mort est à la fois  
Un rivage et l'horizon  
De l'océan qui nous lie ?

## SOUS LES YEUX D'UNE ÉTOILE AU REGARD D'INFINI

Ne suis-je pas cette ombre née d'une ombre,  
Condamnée à l'exil et aux errances  
Sur des chemins fourchus et embrouillés,  
L'ombre qui s'est perdue en croyant fuir  
Le sombre destin labyrinthique  
Des ombres nues poursuivies par la nuit ?

N'ai-je pas été cette flamme éteinte  
Par le vent noir des étés sans pitié,  
Cette flamme sœur des âmes en peine  
Qui vont de cimetière en cimetière  
Interroger des tombes rédemptrices ?

Ne suis-je pas cette amère promesse  
Où s'incarnent l'aube et le crépuscule  
Des derniers jours d'une attente déçue,  
Promesse meurtrie qui saigne sans fin ?

Ne suis-je pas aussi l'ombre d'une ombre  
Qui sacrifia tout le sang de ses noces  
Sans apaiser la mère ni l'enfant,  
Sans apaiser le feu d'une mémoire  
Qui ne peut imiter celle de Dieu ?

## II

*Had I known that the first was the last  
I should have kept it longer.  
Had I known that the last was the first  
I should have drunk it stronger.  
Cup, it was your fault,  
Lip was not the liar.  
No, lip, it was yours,  
Bliss was most to blame.*

EMILY DICKINSON

*Je vous le dis : Jean a mangé le livre à Patmos  
de peur que le livre ne le mange. [...]  
Et comme je demandais s'il me serait possible  
de recevoir quelque lumière sur la science qui  
nous fera bâtir le temple, il dit : Ne cherchez  
pas toujours à comprendre ni à savoir.*

JEAN COCTEAU

7 dialogues avec le Seigneur inconnu  
qui est en nous





## ENTHOUSIASME ET MÉFIANCE

Grâce au jardin, magnanime faussaire,  
L'âme gagne toujours au jeu de l'oie !  
Par la splendeur des fleurs de vendémiaire  
Une peine aiguë est changée en joie !

Le cruel été n'est pas plus puissant  
Que le Créateur ! la mort d'une mère  
Loin de ses enfants marque la frontière  
D'un ciel ruisselant de fiel et de sang.

Dans le fécond jardin consolateur,  
La terre, la pluie, le soleil font naître  
Des fleurs où les cœurs savent reconnaître  
La force du bras du Dieu guérisseur.

Sous le ciel du jardin du Luxembourg  
Souffle l'esprit de la Révolution :  
L'hymen de la raison et de l'amour,  
Chantent les fleurs. — N'est-ce qu'une illusion ?

Les âmes des fleurs du jardin en liesse  
Clament : « de la vie la victoire est sûre !  
Lumière et charité de la Nature  
Montrent la vérité de la Promesse ! »  
Les cœurs des orphelins, inquiets, murmurent,  
Non sans raison : « pourvu que cela dure ! »

## À QUOI BON TIRER À LA COURTE PAILLE ?

Si le monde existe encore  
Après moi, qu'aurai-je été  
De plus qu'un grain de poussière  
S'agitant sans raison dans la lumière  
D'un impitoyable été ?

Ma douloureuse mémoire,  
Dès qu'un rêve meurt prétend  
Que dans le temps j'eus une mère,  
Puis-je le croire ?

Les coquelicots qu'on vend dans les rues  
Du Royaume Uni, le 11 novembre,  
Survivent bien peu de temps dans ma chambre  
Aux rêveries des aubes nues.

Y a-t-il quelque vérité  
Qui puisse reconforter  
Mon humble cœur, dans la nature  
Ou dans les Écritures ?

## ANN

Elle était pauvre au point  
De ne posséder que sa robe  
Et une promesse nue.  
Sur ce pont de la Tamise  
Voué aux attentes vaines  
Elle a été abandonnée  
Par son rêve, hélas ! impuissant  
Face à la réalité,  
Réalité vertigineuse  
Des étoiles qui ne sont rien  
Qu'apparences étrangères.

Sur ce pont, comme partout ailleurs,  
Un homme de savoir et de désir,  
Un comédien pourtant trompé jadis  
Par le masque du reniement,  
Crie dans la nuit de son cœur  
Le nom qui défie l'oubli.

Dieu aura pitié,  
La mort aussi, peut-être ;  
La vie, non.

## GRÂCE À LA VERTU DU RYTHME

Ce que j'ai à dire est simple,  
Quelques mots me suffiront.  
J'ai demandé que mon corps  
Soit réduit en cendre et en fumée,  
Mais je serai peut-être trahi,  
Et alors mon corps ira pourrir  
Plus ou moins lentement dans la terre,  
Comme le corps de ma mère !  
Dieu ait pitié de mon âme  
De pécheur et lui pardonne  
Sa méfiance de fantôme  
Errant dans un cimetière  
Où l'on creuse une tombe en été !

## VENUE L'HEURE D'UNE ATTENTE NUE

Mourir sans avoir accompli le rite  
D'une lutte acharnée avec l'adieu  
Au rire sombre et pervers qui habite  
Au bord de l'eau violente de tes yeux ?  
M'abandonner au vertige hypocrite  
De me sentir abandonné de Dieu ?  
Non ! La mort ne peut triompher si vite !  
Non ! Je ne suis pas encore assez vieux !

De qui faut-il que mon âme mendie  
Un peu d'espoir, maintenant que la vie  
De mon vieux corps, destiné à pourrir  
Dans la terre aveugle, est près de finir ?

J'ai vu pâlir une étoile irréaliste  
Bien mal fardée, mais je lui suis fidèle.

Comment mon cœur pourrait-il oublier  
Celle qui viendra m'apprendre à prier ?

Es-tu celle qui vient au nom du sang  
Versé par le soleil offrir ses flancs  
À l'Autre Vie, cette aube rédemptrice  
Des humains errant d'abysse en abysse ?

## SOIR DE FÊTE AMBIGU

Tout est proche et lointain dans ma mémoire,  
Comme l'avenir du Sixième Jour.  
Ce qui vit ce soir vit depuis toujours.

Face à face hardi : l'horizon grave,  
Le rivage désert, sombre et muet.  
Un masque témoin incorruptible  
Malgré ses passions cachées : l'océan.

Est-ce sous un ciel réel ou en rêve  
Que m'a été révélé ce mystère  
Tyranniquement vivant dans mon âme ?

Rien de nouveau sous le soleil ! C'est vrai,  
Mais si Dieu qui fit naître l'univers  
Et nourrit cette vie et l'autre vie,  
Découvrirait que son temps est peu de chose  
Et que tout doit retourner au Néant ?

## ALLÉGORIE MAL DÉCHIFFRÉE

Quelle ombre floue dans le sang du soleil !  
Quel cheminement d'incertains naufrages !  
Quel reniement possible murmuré  
Dans la brume fardée d'humble passion !  
Quel rire amer caché dans les récifs  
Confidents de marées qu'aime la mort !

L'horizon fuit, c'est dans l'ordre des choses.

Le cœur déchiré par un vent rapace,  
L'océan consent à confier au ciel  
Le secret de cris qui paraissent veufs  
D'une souffrance engloutie dans un rêve ;  
Il sait qu'il est un temps pour le silence  
Stérile, et qu'il est un temps pour l'oubli ;  
À quoi bon dire immortelle une nuit  
Source d'un vent ivre de solitude  
Et affamé comme un sombre vertige ?

TRISTESSE D'UNE CERTITUDE,  
TRISTESSE D'UNE INCERTITUDE

L'homme a pu voir très longtemps des étoiles  
Sans nombre scintiller sans le guider,  
Et il se voit aujourd'hui égaré  
Dans un immense univers de souffrance,  
Peut-être miroir de son âme où règnent  
Nostalgie aveugle et peur de la mort.

Les années ont passé, rien n'a changé !  
Des fleurs se sont flétries sur la terrasse,  
Des rêves obstinés, sans amertume,  
Se sont nourris d'illusoires attentes  
En se souvenant de belles histoires  
De livres anciens qui font méditer  
Et bercent l'âme encline à espérer.

De sa terrasse, une femme aperçut,  
Peut-être moins bien de ses yeux de chair  
Que des yeux pénétrants de son esprit,  
L'homme qui souffrait seul dans son jardin.  
Alors se forma et grandit en elle  
Un obscur sentiment plus éloquent  
Que le subtil Serpent de la Genèse.  
Elle résolut de donner à l'homme  
Le peu d'oubli qu'elle pouvait donner.

Mais elle était femme, et bientôt craignit



D'être déçue : sa propre solitude  
Pouvait lui avoir fait prendre un fantôme  
Pour un amour rédempteur tout-puissant !  
Elle sentit sa gorge se serrer,  
En se remémorant les différences  
Que son corps et son âme avaient perçues  
Entre l'amour vrai et la charité.

De la terrasse au jardin, quel silence  
Eût pu sans en mourir se transformer  
En message ardent porté par la voix  
Unique du désert et des étoiles ?

## PEUT-ON S'EN CONSOLER ?

L'homme croit bannir de sa vie  
La grisaille des soirs d'hiver.  
Illusion ! La mélancolie  
Ne s'exile pas de la chair.

L'homme croit entendre son âme  
Parler face à face avec Dieu.  
Illusion ! L'âme n'est que flamme  
Sans voix sur la montagne en feu.

L'homme croit sauver du naufrage  
De l'amour espérance et foi.  
Illusion ! L'âme ne voyage  
Ici-bas qu'une seule fois.

L'homme croit depuis son enfance  
Craindre et fuir les crocs de l'été.  
Illusion ! Malgré sa méfiance,  
Quel pécheur peut seul se sauver ?

L'homme croit que la solitude  
Est sphinge qu'il peut décevoir.  
Illusion ! Son cœur se dénude  
En vain devant un regard noir.

## ENFANT D'UNE OMBRE

Tu es seul devant la mer.  
Pour te consoler tu appelles  
Une fille de ton désir.  
Elle vient, tu voudrais t'abandonner  
À des caresses vivifiantes  
D'une rêverie rivale  
Des promesses d'un ciel nu.  
Elle est là, immobile dans l'eau,  
Dans son voile d'un pâle violet.  
Tu es séduit. Mais c'est une méduse  
Engendrée dans la mer par l'été.  
Tu veux la saisir, et ta main  
Regrette son geste imprudent.

Tu vois que la mer est calme  
Comme l'ombre de la mort.  
Le souffle de l'été caresse,  
Comme toujours depuis ton enfance,  
Le regard où le soleil se noie.

Qui sait si des rêveries  
Semblables à celle-ci,  
Ne seront pas, elles, venimeuses,  
Car tu n'es que toi, tu n'es pas l'ombre  
Qui vit d'une vie éternelle.

## LA BLESSURE NUE DU SOLEIL

Un homme a ouvert la nuit de son cœur  
À cet orphelin qui nourrit une âme  
Aveuglée par sa faim d'ombres terrestres.  
Il voulait souffrir moins en méritant  
Une plus grosse part de cet oubli  
Qui soulage un peu les âmes trop faibles  
Pour porter tout le poids de leur mémoire,  
Trop faibles pour tenter d'imiter Dieu.

Ce n'est qu'un homme, un peu de la poussière  
Promise au néant par le Créateur  
D'un monde souffrant dès son origine !  
Ce n'est qu'un homme, et dans son cœur la nuit  
Seule nourrit les ombres de son sang.  
Ce n'est qu'un homme, et il ne peut porter  
Ainsi que Dieu tout le mal qu'il a fait !  
Ce n'est qu'un homme à l'âme pleine d'ombres  
Arrachées par Dieu au sombre chaos.

Un homme simplement un homme  
Que berce un peu l'éphémère lumière  
De la blessure unique du soleil,  
Source de renouveau de toute vie  
Sur la terre où bientôt tombe la nuit !

C'est un homme qui cherche une falaise

D'où il puisse voir s'ouvrir l'horizon  
Qui cerne les nuits des vies défaites.  
Une mer sans marée étreint ses yeux,  
Il voit que son corps est le lien unique  
De son âme souffrante avec le monde,  
Ce miroir imparfait où Dieu se cherche.

## PRIÈRE D'ÉTÉ

Si notre inquiète foi nous abandonne,  
Si l'autre vie nous semble être un reflet,  
Dans l'eau de la nuit, d'un rêve secret,  
Si dans les sanglots des cloches résonne  
L'adieu d'une attente ignorée mais douce  
Aux faibles cœurs que le vent de l'automne  
Fera trembler comme les feuilles rousses,  
Où irons-nous cacher notre tristesse ?  
Dans un jardin clos que l'amour délaisse ?  
Sur une scène où des ombres s'adressent  
À des ombres nues sans plaintes ni cris ?  
Dans un désert que la lune fleurit ?  
Sous l'horizon d'un vieux rêve d'oubli ?  
Le monde d'aujourd'hui est si petit !

Sur nos cœurs, goutte à goutte,  
Tombe le sang du soir  
Car de l'infâme doute  
Ils sont sombres miroirs.  
Si l'aube maternelle  
À son linceul nous coud,  
Quelle nuit éternelle  
Aura pitié de nous ?

## SANS PREUVE ? QU'IMPORTE !

Ce sera toi, la fille de la neige  
Exilée sur la terre et du soleil,  
Rivale de la mort fille de Dieu.  
En toi s'incarneront toutes les sources  
De pleurs et de sang de mes nostalgies.  
Ce sera toi, la sœur des noirs Destins.  
Dans tes yeux se verra l'aube tragique  
Du premier jour d'un éternel été.  
Tu chanteras dans le chœur des démons,  
Dans mon âme où l'espoir est aboli.  
Ce sera toi, et nous irons ensemble  
Au rendez-vous promis par le Néant.

## CONFIDENCES D'UN ARLEQUIN

C'est avec moi, en moi que naquit  
Ce grotesque et cruel personnage  
Aux cent masques de neige et de plomb,  
Dont le rôle est de remplir la scène  
De flots violents de pleurs et de sang, —  
Rôle écrit tout entier sur mon cœur !  
Croyez-moi, spectateurs bénévoles,  
Je n'improvise rien, je ne suis  
Qu'ombre du sang de mon créateur.

C'était en hiver, il faisait froid,  
Le soleil était nu comme un ver  
Et cheminait dans le ciel paré  
De tristesse un soir de Carnaval,  
À Venise, il y a bien longtemps ;  
Seuls alors d'ironiques destins  
Furent initiés à ce mystère ;  
La charité ne vient pas aux noces  
D'un rêve amer et de la nostalgie !  
Rassurez-vous, la fête d'un soir  
Finie, la nuit accorde au théâtre  
L'oubli du bruit et de la lumière.



« FRÈRE, IL FAUT MOURIR ! »

Avant de partir à la nage  
Vers ton île sans rivage,  
Poète un brin imprudent,  
Réfléchis un moment.  
Es-tu bien sûr que des tourments  
Qui guettent ton âme, le pire  
Ne soit pas l'ironique sourire  
Des sirènes de l'océan ?

Mais, après tout,  
Ne faut-il pas être bien fou  
Pour prétendre  
Avoir le feu sans la cendre ?

Les rares mots  
Que les Trappistes se permettent  
De dire allègent tous les maux.  
Pèse les bien, imprudent poète !

## MUSIQUES DE VIE

Valses musettes hardies  
De ma jeunesse perdue  
Qu'êtes-vous devenues ? Feu  
Amer des cœurs incertains,  
Nids de surprise, horizon  
D'un rêve jamais renié,  
Ombres chinoises défis  
Aux yeux ouverts sur le temps  
Tourbillonnant des mourants ?

Moi, pauvre souffre-douleur  
Du destin, et trop longtemps  
Mécréant sourd et aveugle,  
Chimérique esprit boiteux  
Sans prudence cheminant  
Dans la vie pleine de pièges,  
Je danse un peu trop souvent  
Avec mon ombre en rêvant  
D'une musique fidèle  
À sa mère disparue  
Dans la brume d'un poème !

Je sais que je dois mourir  
En écoutant l'âpre voix  
D'une nuit aussi violente  
Que le silence de Dieu

Je dirai à cette nuit  
Venue vieillir dans mon cœur :  
« Pourquoi me tourmentes-tu  
En déchaînant les fantômes  
De valse dont je n'ai pu  
Sans angoisse m'inspirer ? »

## IGNORANCE NUE

Sourire d'un automne franc  
Qui chemine vers une attente  
Où chaque étoile aura sa part  
De surprise réconfortante  
Dans le ciel d'un hiver nouveau !

Sourire sinueux mais calme,  
À la fois accueil et adieu,  
D'une nuit trop tôt délivrée  
De troubles liens, d'impurs serments,  
Pour devenir aube d'un rêve  
Sans rivage ni horizon !

Sourire pâle d'un miroir  
Où, peu à peu, le crépuscule  
Se voit se changer en nuit noire  
D'où peut-être naîtra l'Étoile  
Illuminant le sein de Dieu !

Grimace de la fin des temps  
Ni révélée ni concevable,  
Masque aveugle de l'infini,  
Vain mystère de la durée,  
Vaine ironie de l'agonie !  
L'âme ne cherche que l'oubli.

Il y eut des commencements,  
Du temps, de la Vie, des amours.  
Rien n'a d'importance en ce monde,  
Sinon l'oubli de l'existence  
De la souffrance et de la mort.

Pensées de mécréant ? Peut-être !  
Mais si toute la Création  
Et Dieu retournaient au Néant ?

## AVEUX PROVISOIRES

Feu dévorant ! pauvre image, — et pourtant  
Rien d'autre n'unit mon corps et mon âme !  
J'ai beau me révolter et prier, flammes,  
Cendre et fumée est ma vie, maintenant !

Les défaites du cœur, la maladie  
Et la solitude ont su m'enseigner  
À voir comme elle est la réalité !  
Voilà pourquoi j'ai peur de l'agonie,  
Moi, mécréant qui ne peut oublier  
Qu'il ne sait pas s'il est une autre vie ;  
Voilà pourquoi mon âme angoissée prie  
Douloureusement un Dieu de pitié.

## REVANCHE DE LA RÉALITÉ

Quel mystère est né dans ce cœur,  
De rêves cléments si avare ?  
Dans les jardins rôde une peur  
Inexpliquée, le ciel s'effare ;  
La lune cherche dans les mares  
Le regard d'un nouveau malheur.

La lune ? ou un fantôme pâle  
Errant, désolé, dans le ciel ?  
Pauvre Ophélie qui fuit le mâle  
Et voit, dans le monde réel,  
Un rêve assassiné qui râle  
Sur le seuil d'un deuil éternel !

Succombant à la tentation  
De mettre fin à sa souffrance  
Par la mort, malgré la défense  
Du Dieu d'amour et de raison,  
Ophélie, de son corps sans liens,  
Souilla l'eau, en un temps ancien !

Pauvre Yorick ! pauvre Ophélie !  
Qu'entendez-vous, dans l'autre vie,  
Des vieux échos de vos folies ?

## HUMBLE ET AMER DÉFI

Dans une église de Venise  
Brillent les flammes des neuf strophes  
D'un poème pieux consacré  
Aux larmes des nuits esseulées.

Dans le jardin clos d'un retable  
Offert à la Vierge des Nuits  
Par un poète mécréant,  
Irisant le chant de son luth,  
Un ange musicien témoigne  
Qu'il y eut une aube certaine  
D'être sœur d'une rêverie,  
La nuit qui l'avait mise au monde  
Ayant écouté le soleil.

Le poète sait que sa vie  
N'est qu'un songe sans vérité,  
Et qu'il mourra désespéré  
Si une chanson rédemptrice  
Ne vient pas consoler son âme  
Comme une aube pleine d'humour.

Écouter le vieux séducteur !  
Pourquoi fallait-il que naquît  
De cette faute une aube inquiète  
Attisant démesurément



Le cynique feu dévorant  
Des plaies de l'âme d'un poète  
À la fois lucide et aveugle,  
Ce qu'on appelle avec raison  
Un étranger dans le royaume  
De la sereine Charité ?

Qu'est devenu, que deviendra  
Le pauvre poète dévot  
À la Vierge des Nuits ? Dis-moi  
La vérité si ton cœur ose,  
Venise, parler face à face  
Avec le Destin pour apprendre  
Ce qu'il peut et veut révéler !

## SIMPLEMENT UN MYSTÈRE DU DERNIER ÉTÉ

Peut-être la dernière incarnation  
D'une attente clouée sur l'horizon,  
Peut-être un adieu indécis au rêve  
De voir enfin Dieu quand la vie s'achève.

Peut-être des rayons de l'infini  
Dardés sur un cœur obscur qui gémit,  
Peut-être le sang d'un soleil mystique  
Calmant le cœur d'une mer nostalgique.

Peut-être un bruissement de feuilles mortes  
Dans un cœur las que sa prière emporte  
Vers l'au-delà, dans l'espoir de l'oubli  
De ses deuils, par le Dieu vivant promis.

Peut-être une voix du ciel qui exhorte  
Le pécheur souffrant à se résigner,  
Dans son désert que hantent tant de mortes,  
À n'être plus qu'un objet de pitié.

## POURQUOI CRIER, POURQUOI NE PAS CRIER ?

La démesure des miroirs  
S'offrit aux rêves des lys noirs ;  
Quel disciple pouvait prévoir  
Qu'allait naître un nouvel espoir ?

S'abandonner à la folie  
De ne pas croire à l'autre vie ?  
Autant boire jusqu'à la lie  
Le vin de la mélancolie !

Il fera jour, il fera nuit,  
Les jardins seront pleins de bruit  
Et de silence, car le fruit  
D'un cœur nu est le temps qui fuit !

La montagne nourrit les pierres  
Du Temple futur de prières  
Qu'à dire vrai l'on n'entend guère  
Au milieu d'une foule amère !

Tout est promesse, les roseaux  
Des rives du lac, les oiseaux  
Dans leurs nids ... Quelle âme souffrante,  
Cependant, n'est pas impatiente  
De voir se terminer ses maux,  
Et de promesses se contente ?

## FRUIT D'UNE IMPATIENCE

Qu'y eut-il de vraiment annoncé  
Par le silence obscur des temps anciens ?

Quelle nouvelle aux yeux d'oubli masquée de neige  
Ont entendue les femmes qui veillaient,  
Quels gémissements  
D'une source de joie intarissable ?

Ce que l'on sait de cette fièvre,  
C'est qu'il y eut pour toujours  
Le murmure du sang de la lumière  
Et les plaies des ombres.

Qu'y eut-il de reçu et perdu, sacrifié  
Comme tous les rêves douloureux  
Des jardins de l'avenir ?

Puisque tu n'es pas encore morte,  
Aide mon âme à oublier  
Ce qu'elle sait de la violence  
De la conscience d'être.

Quelle constellation savante  
Des infimes signes qui montent  
De l'horizon de nos souffrances  
Vers le règne du partage

Pourrons-nous reconnaître ensemble ?

N'est-ce qu'un rêve trouble où tout se perd,  
Cette ardente longue attente  
Arbitrairement prolongée  
D'une révélation définitive ?  
Peut-être ! Et si nous étions seuls  
Devant la mort béante ?  
Ah ! ferme les yeux, prends ma main,  
Guide-moi vers l'oubli.

## DÉSESPÉRANCE

Son masque à la main, elle dit adieu  
À des horizons qu'elle a voulu croire  
Compatissants, prêts à laisser monter  
Vers elle des soleils longtemps cachés.

Loin de l'été encore, elle contemple  
Une heure délabrée, morne, inquiétante,  
Où son cœur amer ne peut s'attarder,  
Car son attente est mystère exigeant.

Dans quel crépuscule ira-t-elle entendre  
Les pleurs nourriciers d'une nostalgie  
Qui n'a nul besoin des fleurs de la mort  
Pour unir la douleur à l'infini ?

Elle est celle qui souffre et ne consent  
Que dans un rêve à être consolée,  
Elle est celle où toute heure ouvre la nuit  
Aux exsangues adieux de la révolte.

Elle est mémoire humiliée par ses pleurs,  
Elle est ombre affamée, la vraie défaite  
Du Ghetto désert, l'épouse inféconde  
Du vrai Dieu que ses yeux n'ont jamais vu !

## RÉVOLTE DE LOUP RAISONNABLE

Nous nous sommes regardés  
Dans les yeux, la lune et moi,  
Je ne sais combien de fois,  
Sans pouvoir nous consoler.

Les Écritures font croire  
Dieu, las de sa solitude,  
Nous créant, de sa voix rude,  
Du pur néant sans mémoire.

Pourquoi me faut-il souffrir  
Seul, loin de ma rédemptrice,  
Dans cette nuit, sombre lice  
Où luttent les souvenirs,  
Si tout rêve doit finir,  
Si la mort ne peut mourir ?

La triste lune qui erre  
Seule, dans le ciel, sans fin  
Est ma sœur, je suis son frère !

Enfants d'une même mère,  
Soumis aux mêmes misères,  
Souffre-douleur du destin,  
Unis par la même faim,  
Renions le Dieu des mystères !

## UN HOMME VAINCU PAR L'ÉTÉ DU CONTINENT ANTARCTIQUE

Ses dernières nuits dévorèrent  
Ses derniers jours sur la terre.

La durée de son agonie !  
Que peuvent bien signifier ces mots ?  
Qu'est-ce que la durée  
Pour l'âme ou pour la mort luttant  
Avec acharnement  
Sur le seuil de l'autre vie  
Ou sur le seuil du néant ?  
Son âme a-t-elle été réparée  
Ou anéantie  
Par une souffrance  
Peut-être étrangère  
À tant de ses nostalgies tenaces ?

Il savait qu'il allait en peu de jours mourir  
De faim et de froid dans sa tente.  
De quelles rêveries a-t-il pu nourrir  
L'humble feu d'une telle attente ?

Insondable inquiétant mystère  
De l'agonie d'un homme audacieux  
Qui affronte l'extrême misère  
De son corps pour tenter de satisfaire  
Son âme, et qui sur la terre,



En vérité, ne cherche que Dieu !

Moi, pauvre homme étranger à tout héroïsme,  
Moi, pauvre homme souffrant de son égoïsme,  
Moi, pauvre homme qui ose pourtant  
Chercher Dieu dans le murmure  
Obscur de son sang,  
J'ai écrit ces vers à la mémoire  
De Robert Falcon Scott,  
Qui mourut stoïquement  
Dans sa tente il y a si longtemps !

## QUE SAIS-JE VRAIMENT ?

Par les chemins des étoiles perdues,  
L'heure du rendez-vous rôde en secret ;  
Son ombre, pourtant, avertit les rêves  
Sombres et audacieux qui s'aventurent  
Au-devant de nuits drapées de silence.  
Les yeux ouverts voient dans la page blanche  
La neige d'in poème inachevé  
Et, caché, le sang d'un soleil violent.  
C'est dans le ciel de l'âme que fait rage  
L'incendie admiré par la raison !

Le temps des roseraies où rayonnait  
Le souvenir des roses de Noël  
A fui en ne laissant que longs regrets.

D'où viennent les adieux qui, sans paroles,  
Humblement, t'ont ouvert mon cœur en deuil,  
Fidélité des anémones bleues ?

La charité de Dieu est sans limites,  
Je le sais bien ! Et pourtant je demande,  
Las du murmure affligé de mon sang,  
À la page nue devant moi béante  
D'où vient cette voix irritée qui crie :  
« Trop tard ! bientôt va s'éteindre ta vie. »

## UN MYSTÈRE DE TOUS LES TEMPS

De ton ciel où la neige est née  
À un prompt exil condamnée,  
Vois, soleil vainqueur des nuées,  
Soleil des amours moissonnées,  
Comme est triste l'herbe imprégnée  
Des souvenirs de la rosée  
Féroce ment assassinée  
À l'heure où les ombres chassées  
Du jardin s'en vont, résignées  
À leur sort d'ombres dédaignées.

La neige et la nuit sont deux sœurs  
Tristes qui calment la douleur  
Fiévreuse de mon sombre cœur  
Qui ne sait, seul, fuir le malheur !  
Soleil, pourquoi me fais-tu peur  
Même loin des étés moqueurs  
Où dans le vieux désert des pleurs  
Le buisson des deuils est en fleur ?

## PUISQUE L'OUBLI N'EST QU'UN FANTÔME

Personne en ce monde ne m'aime,  
Je pleure tout seul dans la nuit,  
Je ne suis que ce que je suis,  
Victime et bourreau de moi-même.

C'est un peu de mauvaise foi  
Que je me plains, je vous l'accorde,  
Car Dieu, plein de miséricorde,  
Berce mon cœur dolent, parfois.

Mon cœur malade est sans ressource  
Contre l'aveugle cruauté  
Des soleils qui font éclater  
Tant de rêveries dans leur course !

Combien de solennels serments  
De rester fidèle à mes rêves  
Ont péri en moins d'une brève  
Nuit d'été dans mon cœur violent ?

Trouver une sœur de misère  
Sur des chemins de rêves nus ?  
Espoir vain ! je me suis perdu  
Sans apaiser mon âme amère.

J'ai voulu faire des chansons

Pour une femme au ventre avare,  
Je n'ai partagé que le rare  
Humour d'ombres aux vœux de plomb !

Toutes mes nostalgies sont gouffres  
Ouverts à mon cœur mécréant !  
À quoi bon mesurer le temps  
Aux souvenirs d'un cœur qui souffre ?

Le temps d'aimer, — et de nourrir  
Dans mon âme un rêve fugace !  
Le temps qui parle face à face  
Avec les Destins sans vieillir.

Le temps ! que Dieu a fait surgir  
Du néant, éternelle impasse !  
Le temps ! dont l'austère grimace  
Crie : « tu dors mourir, mécréant ! »

## LIBERTÉS OU, PEUT-ÊTRE, DEUX NOMS DU DESTIN

Nous serons les témoins d'une lumière  
Voyageant sans fin dans l'espace austère  
Avec son époux, le vrai Dieu Vivant,  
Depuis la sombre origine du temps.  
Des justes auront vu que la souffrance  
Et le désespoir sont des apparences  
Réelles mais créées au fil des jours  
Par des cœurs humains où tremble l'amour  
Comme une flamme nue née dans l'argile  
Bientôt dispersée d'une lampe à huile.

Éternellement nous voyagerons  
Comme le mal resté dans les tessons  
De l'amphore brisée par la lumière  
Et son époux. Ineffable mystère !  
Pour les justes, torrent d'apaisement,  
Soleil hardi rayonnant sur leur sang,  
Cet océan que hante le néant !

## QUE SAIT-ON DES INCARNATIONS D'UNE ATTENTE ?

Tu sais que le silence imaginaire  
Mais pur qui nous sépare et nous unit  
Plait aux ombres nues d'un songe éphémère  
De notre chair avide d'infini ;  
Tu sais que les aveux de la lumière  
Ont jailli d'un feu mystique hardi  
En dispersant les illusions amères  
Des âmes issues de Dieu et leurs cris.

Oublierons-nous l'argile originelle,  
Oublierons-nous les printemps décevants,  
Oublierons-nous la véhémence vaine  
De nos cœurs nus meurtris par les étés,  
Aurons-nous trouvé les heures violentes  
Où les miroirs ressemblent à l'oubli ?  
Aurons-nous jeté dans le sang d'un rêve  
L'anneau qui prétend conjurer l'angoisse  
Des âmes contemplant un deuil futur ?

Sais-tu ce que sera notre avenir ?  
Puisque nous est laissé la liberté  
De nous aimer ou de désespérer,  
Qui empêchera nos cœurs de défier  
L'ombrageux destin en jetant les dés  
Sous les yeux d'un feu que Dieu sait nourrir ?

## REMARQUE D'UN MASQUE FIDÈLE

Il y eut, autrefois, des ornières  
Pleines d'eau, et de ciel, qui parlaient  
Et offraient leur aide au voyageur  
Qui s'était perdu dans son pays.  
En ce temps-là, bien des rêves nus  
Défiaient les yeux de l'âpre raison.  
Quelle nostalgie est assez forte  
Pour faire saigner les plaies cachées  
Des routes du hasard, aujourd'hui ?  
Du hasard ! qui vient à la rencontre  
Du voyageur promis à la nuit  
Par son cœur égaré en lui-même.



## DES ÉLUS, POURTANT !

Comme ils voudraient ne plus souffrir,  
Suivre simplement leur instinct  
Qui les porte à se rafraîchir  
À tout instant sur leur chemin,  
En buvant au creux de leur main  
Un peu de l'eau d'un avenir  
Que n'enchaînent pas les Destins !

Ils marchent ! que pourraient-ils faire  
D'autre sur cette ingrate terre ?  
Leurs maux les suivent pêle-mêle,  
Au hasard malveillant fidèles.  
La raison nue, de sa voix grêle,  
À la révolte les appelle,  
Mais se tait le Dieu de leurs pères !

## DE SURPRISE EN SURPRISE

Aurons-nous franchi le seuil d'un mystère  
Aussi fécond et vaste que le sang  
Où tant d'ombres nues renaissent, nourries  
Par un murmure où l'aurore se plait ?

Qu'aurons-nous découvert en explorant  
Les chemins embrouillés d'une rosace ?  
Des souvenirs des rêves du soleil  
Aussi féconds que les larmes d'un feu  
Éternellement vivant dans la nuit ?  
La douceur des chants d'ombres pénitentes  
En procession dans un jardin d'oubli ?  
Des roses bleues s'offrant à des nuits pâles  
Avec leur parfum nu et leurs épines ?

Adopterons-nous, sans renoncement,  
L'étoile suspendue dans un silence  
Aussi familier que le vieux murmure  
Des océans aux plages inspirées ?  
Prêterons-nous l'oreille au cri sans joie  
D'un coq appelant tous les Juifs du monde  
À se souvenir de leur élection  
Sous un ciel de pierre où l'étoile est nue  
Comme les étés où la mort se lève,  
Soleil de plomb, sur un sombre horizon ?

### III

*What time the mighty moon was gathering  
Love paced the thymy plots of Paradise,  
And all about him roll'd his lustrous eyes,  
When, turning round a cassia, full in view,  
Death, walking all alone beneath a yew,  
And talking to himself, first met his sight:  
« You must begone », said Death, « these walks are mine. »  
Love wept and spread his sheeny vans for flight;  
Yet ere he parted said « This hour is thine:  
Thou art the shadow of life, and as the tree  
Stands in the sun and shadows all beneath,  
So in the light of great eternity  
Life eminent creates the shade of death;  
The shadow passeth when the tree shall fall,  
But I shall reign for ever over all. »*

ALFRED TENNYSON

Love and Death



LET'TRE ÉCRITE EN RÊVE  
PAR UN KABBALISTE EN HERBE

Je donnerai à ton Dieu tous les noms  
Que ton cœur inquiet saura reconnaître,  
Des noms que ton sang murmure peut-être  
Dans ses litanies qu'admet la raison.

Le Dieu qui fait vivre a tant de visages  
En ce monde où les cœurs cherchent l'amour  
Comme la lune à travers les nuages  
Cherche tous les loups qui lui font la cour !

Par les chemins fourchus de la Kabbale  
Mon âme ira vers tes tourments secrets  
En étouffant, s'il le faut, les regrets  
Qui disent floue la rencontre finale.

J'aiderai tes yeux à voir dans la nuit  
Des troubles souvenirs imaginaires  
Qui empêchent une âme élue de faire  
Ce qu'il faut pour que Dieu la prenne en lui.

Ce que m'ont enseigné la maladie  
Et la solitude à ouvert mes mains  
Et mon esprit, je connais le chemin  
Par où aller ensemble à l'autre vie.

## À LA RECHERCHE DU POSSIBLE

Faisons fleurir cette pitié inquiète  
Qui demande aux échos la vérité,  
Puisque nous ne pouvons des cœurs blessés  
Changer les jours de deuil en jour de fête !

Efforçons-nous d'être bons jardiniers,  
N'attendons pas que Dieu, du ciel, nous tance ;  
Versons la rosée de notre espérance  
Aux misérables cœurs des réprouvés !

Que sommes-nous, sur cette terre naine,  
De plus que deux fragiles gouttes d'eau, —  
Deux ! — que la mer, agitée ou sereine,  
Dans son ventre obscur reprendra bientôt ?

Faisons rayonner la Miséricorde  
Sur les jardins enneigés, pour nourrir  
L'attente du pardon que Dieu accorde  
Aux pécheurs repentants qui vont mourir !

## POÉSIE ET VÉRITÉ

La charité est la mère  
Des sources de la vie réelle.  
La charité est lumière  
Ouvrant une vie nouvelle  
À l'âme inquiète et amère  
Qui craint la nuit éternelle !  
À sa vocation fidèle,  
Saint François mendia des pierres  
Une à une pour lui faire  
Une maison digne d'elle.

Ce que la fable révèle  
Est vrai, et ne peut que plaire  
Aux philosophes austères !

## UN PUIT'S

Je n'aurai rien été de plus  
Que la mystérieuse eau du puits  
Et l'humble margelle accueillante  
Au bord du chemin de tes rêves  
Que contemple un ciel indulgent.  
Ce que tu auras vu t'attendre  
Ne sera que la face claire  
De mon destin de solitaire,  
La confidente toujours prête  
À s'intéresser aux histoires  
Sans fin inventées par mon âme  
Pour entretenir sa patience !

Et pourtant, nous nous souviendrons  
Des crépuscules couronnés  
Par la dame aux yeux rayonnants  
Qui inspire aux cœurs des amants  
Le désir d'être pures sources  
De lumière et de nostalgie,  
La pourpre où s'endort le soleil ;  
Même séparés par nos larmes,  
Nous aurons entendu ensemble,  
Crisser la soie de nuits d'hiver  
Ornées d'étoiles scintillantes ;  
J'aurai vu, dans ta chevelure  
Restée du noir pur des instants



Où l'avenir s'ouvre aux promesses  
Des cœurs plus forts que tout remords,  
Les reflets de ces brefs éclairs,  
Nos vies, qui défient le Néant !

De quel nom appellerons-nous  
Ce puits des rencontres des âmes,  
Sinon des nombreux noms de Dieu ?

## ENFANTS D'ÈVE ET ADAM RACHETÉS

C'était devant la mer occidentale,  
Mon cœur clairvoyant de paria t'a vue  
Courir vers le midi, fuyant la mort.

Où allais-tu, sur une rive pâle ?  
Avais-tu oublié que le soleil  
Doit mourir seul pour qu'à l'aube renaisse  
Le buisson ardent sur tes lèvres nues ?  
Ce n'est pas toi qui as fait de l'été  
Le temps privilégié que l'hôpital  
Offre aux souvenirs du cœur d'un paria !  
Le nord n'est que deuil et silence caillé !

C'est notre sang que borne l'horizon  
De l'attente permise aux cœurs souffrants  
Par la vie qui fut mise en nous par Dieu !  
La mer occidentale est ce désert  
Où colonnes de feu et de nuée  
Furent et seront nos rêves jumeaux.

## RIEN QU'UNE PETITE CHANSON DE CARNAVAL

Souffrir sans se plaindre,  
C'est bien vite dit !  
Quand il voit s'éteindre  
Un rêve chéri,  
Pierrot ne sait peindre  
Que son cœur meurtri.

Colombine est prête  
À faire un serment  
Digne de la fête.  
Caprice imprudent !  
Son bon cœur l'arrête  
Au dernier moment.

## PAR UNE NUIT DE FLORÉAL

Dans cette nuit que nous partagerons  
Avec le feu noir de nos souvenirs,  
De son lointain chemin de solitude,  
La lune entendra gémir notre sang,  
Car le malheur éternel ouvre l'âme  
Aux prières cherchant Dieu dans la nuit,  
Et depuis le big-bang originel  
Voyagent les secrets de nos attentes.

Entendrons-nous la lune nous chanter  
Tout doucement la berceuse mystique  
Qu'elle s'est donnée pour se consoler  
De sa stérile errance, au cours des âges,  
Une berceuse où l'âme reconnaît  
Une toujours nouvelle nostalgie  
De l'infinie tendresse des jardins  
Où sont unies les fleurs et la rosée ?

## TRISTESSE NUE

Du même amour, peut-être imaginaire,  
Nous aimions le désert et l'océan.  
L'automne venu, rêves et prières  
Reniés par l'été fuyaient notre sang.

L'enfance et la vieillesse étaient lointaines ;  
Nous pensions trouver dans l'âme des fleurs  
L'humble secret qui allège les peines  
Quand se flétrit un rêve de bonheur.

Nous avons cru longtemps que le silence  
De Dieu dans nos cœurs n'était qu'illusion ;  
Sans aucun bruit vers nous la mort s'avance  
Il faut s'incliner devant la raison !

Nous n'entendrons pas la voix qui rassure,  
Nous devons bientôt nous acheminer  
Vers la forêt de l'ultime aventure,  
Peut-être à jamais de Dieu séparés.

## UNE FABLE QUI SE VOUDRAIT TOUTE SIMPLE

Perché sur mon cœur, le Corbeau  
Annonce que ma rédemptrice,  
Qui marche comme une écrevisse,  
À reculons, viendra bientôt.

Ironique destin des fables !  
Mon cœur veut être consolé  
Et rêve d'entendre parler  
L'Âne et le Bœuf dans leur étable.

Pourquoi suis-je né si méchant,  
Pourquoi ai-je toute ma vie  
Souffert de cette maladie ?  
Réponds donc, Dieu des mécréants !

Réponds à mon cœur qui s'étonne,  
Las de tant de sang et de fiel,  
De voir paraître l'Arc-en-ciel  
Dans les larmes de la Madone !

Bien que vieux, je ne suis pas sourd.  
Réponds, renonce à ton silence,  
Si peut t'émouvoir ma souffrance.  
Le vent du désert est si lourd !

L'horizon se prétend prophète

Mais, pour les errants au cœur dur,  
Ce qu'il laisse entendre est obscur !  
Quelle nuit à s'ouvrir s'apprête ?

Toutes les herbes du jardin  
Communient dans une âpre attente,  
Et dans le silence elles sentent  
Mûrir des secrets d'orphelin.

Les fleurs, ces charmantes prêtresses  
De l'amour et du souvenir,  
Murmurent que va revenir  
Bientôt l'Âge de la Promesse.

## UN INCONNU

Je suis celui qui souffre simplement.  
J'offre des ombres floues de porte en porte,  
Sans renoncer au silence des mains,  
Car depuis longtemps j'ai cessé de croire  
À l'éloquence nue de la douleur,  
De même qu'aux vœux des nuits solitaires  
Qui n'ont pas la moindre attente à bercer,  
Pas le moindre rêve à nourrir en vain  
Des rayons d'une étoile annonciatrice !  
J'écoute des lointains imaginaires  
D'où pourrait naître une voix de désert.  
Je suis celui qui tolère un regret  
Amer comme la mort sans s'écrier,  
Voyant la pauvreté de ses prières :  
« Ô Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »  
Je suis la passion d'une âme restée,  
Malgré des années de deuil, inféconde ! —  
Quel rêve nouveau s'aventurerait  
Dans les sables mouvants de ma mémoire ?  
Je suis le témoin que la charité  
Appellera un jour devant mes juges  
Pour défendre mon âme où l'espérance  
Vacillera dans le vent de la mort.



## AUJOURD'HUI, COMME HIER ET DEMAIN

— L'espérance d'une autre vie ?

Hélas ! stérile rêverie !

— Mais non,

Avare méditation !

Arrivée au bord de l'abîme,

Pour justifier mes chansons

L'âme trouve mille rimes

Et mille et une raisons.

La mort n'est rien, la mort est tout,

Sur la scène du rêve flou

Où le cœur douloureux d'un poète

À chercher l'infini s'entête !

Me diras-tu, Yorick, mon frère,

Ce que les ifs des cimetières

Savent du ciel

Des adieux éternels

Vers où, hardiment, comme les ifs, s'élance

La mélancolie des vieilles romances ?

## UNE PROMENADE À DEUX, À VENISE

Que sommes-nous venus chercher au bord  
De ce canal en parlant de la mort ?  
L'un et l'autre prêts au dernier voyage  
Dans l'inconnu de nos cœurs douloureux,  
Ne pouvons-nous pas dire : « abandonnons  
Au hasard clément ce que nous croirons  
Avoir sauvé de tous les naufrages »,  
Sans rien renier des reflets des nuages  
Dans l'eau du canal qui nous fait rêver ?  
Ah ! nous le pouvons, mais quelle tristesse  
Dans Venise, au temps de notre vieillesse !  
Tout est fané, comme près de mourir,  
Près de s'effacer dans nos souvenirs ;  
On dirait que dans l'eau de la fontaine  
Du *Campo di Ghetto Nuovo* la peine  
Et l'oubli sont mêlés ! Épreuve vaine !

« Au commencement, Dieu créa la terre  
Et le ciel », murmure une voix austère,  
Dans Venise mère et sœur du Ghetto,  
« Et l'Esprit planait au-dessus des eaux. »

## LE MATIN ET LE SOIR (*UNE ALLÉGORIE*)

Pourquoi t'étonnes-tu qu'elle ait un peu peur,  
Cette petite fille, en cueillant des fleurs ?  
Pourquoi faudrait-il que ton âme s'alarme ?  
Si gaîment le jardin te montre ses charmes !

Tu sais bien que tous les enfants sont méfiants,  
Puisque tu as été, toi aussi, enfant.  
En ce temps lointain de tristesse ordinaire  
Tu savais déjà que les fleurs sont mystères.

Tu as grandi ! allons, un peu plus d'humour  
Ne fera pas de mal à un cœur si lourd !  
Pourquoi, promeneur, cette mélancolie ?  
La petite fille et ses fleurs sont la vie !

## EN HAUTE MONTAGNE

Nous aimerons les hymnes des étoiles  
Sans en comprendre une seule parole,  
Et nos âmes croiront y reconnaître  
Le murmure obscur du sang de nos mères  
Du temps où Dieu nous vêtit dans leurs ventres  
D'une chair vouée aux joies de l'amour  
Sous le ciel du mystère et de la vie.

Nous regarderons naître et vivre un feu  
De vieille neige à l'orée d'une nuit  
Bien sincèrement promise à l'oubli  
Par des étoiles nues des ciels d'hiver,  
Et nous partagerons le rire clair  
Du feu avec le ciel où notre sang  
Aura laissé scintiller ses énigmes !

Ce ne sera pas en vain que nos cœurs  
S'ouvriront aux secrets de la Nature  
Car ils pourront sans nulle peine entendre  
Un chatolement de psaumes nouveau-nés  
Dans les chansons des étoiles fidèles,  
Puisque d'un feu de vieille neige vient  
S'offrir simplement la consolation  
Promise par Dieu au soleil mourant.

Feu où l'amour reconnaît son image !

## CHANSON POUR LES SAULES DE TOUS LES TEMPS

Arbres où règne une méditation  
Où le fleuve et le ciel se reconnaissent  
L'un l'autre unis par l'antique Promesse,  
Que vos bras sont doux aux harpes de Sion  
Dont la voix sait chanter la compassion  
D'un Dieu penché sur toutes les détresses !  
Saules attentifs aux rêves des âmes  
Qu'une nostalgie invincible enflamme,  
Fidèles confidents des exilés,  
Comme vous calmez les cœurs ulcérés  
D'avoir été séduits par un mirage  
Qui les a poussés à se révolter,  
Stérilement, contre l'avis des sages !  
Comme vous savez inspirer aux cœurs  
De vigoureux serments consolateurs !

## DE JOUR COMME DE NUIT

À quoi bon se révolter ?  
Le Destin est un tyran  
Amer esclave du Temps  
Masqué de sa vérité.

Souffrir, mourir sans parler,  
Comme le Loup du poète,  
C'est vite dit, mais la fête  
Ne peut-elle trop durer ?

Les uns disent oui, les autres  
Disent non. Toi, que dis-tu ?  
Rien ? — Comme Dieu qui se vautre  
Dans son vieux rêve perdu ?

Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse,  
L'amour qui pleure et sourit  
N'offre qu'un seul bien, l'oubli ;  
Le cœur crie et le temps passe !

Pourtant, si la compassion  
Pouvait changer en aubade  
De notre cœur aux malades  
Nos confidences de plomb ?

Si la sagesse maussade

Qui oppose la raison  
Au Dieu de consolation  
N'était que pure bravade ?

Peut-être est-ce Dieu qui crie,  
Sur le seuil de l'agonie,  
Que la vraie philosophie  
Montre à l'âme l'Autre Vie.

## DEVANT LA MORT, MIROIR IRRÉCUSABLE

Qu'ai-je appris de nos cœurs dans la tourmente  
Où s'est disloqué notre rêve à deux ?  
J'ai vu dans mon cœur que les yeux qui mentent  
Sont aussi violents qu'un aveugle adieu.

Chimères sans pitié, que rien ne lie  
À la charité des cœurs repentants,  
Tant d'ombres déchaînées par la folie  
De nos cœurs se sont nourries de leur sang !

Que sommes-nous devenus ? Sonne l'heure  
D'apprendre de la mort si mon espoir  
De réconciliation n'était qu'un leurre  
Scintillant faiblement dans un ciel noir.  
Dieu ne parle pas, et mon âme pleure  
En se voyant dans un pâle miroir.



## REGARD SAUVEUR MYSTÉRIEUX

N'aie pas peur de l'été avant l'heure !  
Ce n'est pas la mer sans merci qui pleure  
Depuis si longtemps en toi,  
Ce n'est pas la mer étrangère au pardon  
Qui fait peur à ton cœur sans horizon.  
Cette immense étendue que tu vois  
Berçant le silence au-dessus des toits,  
C'est le manteau de la Madone,  
Ce manteau d'un bleu qui ne ressemble  
Qu'au bleu mystérieux des yeux des sirènes  
Qui entraîne les âmes au fond  
De rêves profonds  
Comme un amour où toute peur fond.

## CHANSON ET MÉDITATION

Quelle est cette nostalgie  
Qui fait oublier la mort  
Quand notre raison s'endort ?  
La source d'une autre vie ?

Des sages comme des fous  
Les bulles de savon crèvent.  
Nous mourrons, mais notre rêve  
Vivra plus longtemps que nous.

Nous aurons vu la lumière  
De l'infini dans nos yeux,  
L'amour vrai, le seul vrai Dieu  
Qui exauce nos prières.

Nous aurons su dans la nuit  
Entrouvrir nos cœurs malades  
Aux rayons de sérénades  
Se moquant du temps qui fuit.

Qui sait si notre âme vole  
Ou rampe, de notre sang  
Au cœur du Buisson Ardent  
Qui de ses deuils la console ?

L'être rusé qui trompa

Notre trop curieuse mère,  
Ève, aujourd'hui sur la terre  
N'est plus qu'un odieux paria.

La lettre de l'Écriture  
Et son esprit ne font qu'un  
Pour qui sait dans la nature  
Voir du Créateur la main.

Le savoir ne mène guère  
Les âmes, dans l'au-delà,  
Bien loin. — Vérité amère !  
Cette chanson finit là.

## TEMPS VENIMEUX

En ce temps-là, mon cœur ignorait  
Que la main cynique de l'été  
Étreint la main de la mort  
Dans toutes les campagnes  
Et dans toutes les villes  
Tandis que le soleil verse  
Dans les cœurs des fleurs l'illusion et l'oubli.

En ce temps-là,  
Quelle pluie d'orage sentait  
Qu'en elle rampait le pouvoir  
De faire germer les graines  
Des aveugles renoncements ?

En ce temps-là, des cloches aux cris pâles  
Annonçaient la souffrance et la défaite  
D'une âme où se cachaient des larmes nues  
Bannies des jardins où dorment les mortes,  
Bannies d'un monde où télégramme ou lettre  
Peuvent annoncer la mort d'une mère,  
Bannies des années réelles.

## DEUX MÉCRÉANTS PERPLEXES AU BOUT DU CHEMIN

Ils sont indécis, muets, sur le seuil  
D'un jardin clos, sévère et silencieux.  
Quels fantômes viendront, vindicatifs  
Et vêtus de nuit, demain, les juger ?  
Demain ! le premier ou le dernier jour  
D'une attente annoncée depuis longtemps  
Dans les cœurs douloureux des mécréants.

Ils se disent des yeux des vérités  
Qu'approuveraient les chœurs des tragédies  
En commentant les décrets des Destins,  
Mais que leurs voix ne sauraient faire entendre  
Sans changer en déserts leurs âmes nues.

Si leurs vies n'ont été qu'explorations  
De deux amers et stériles délires,  
Si les sources de Dieu leur sont restées  
Aussi bien cachées que leur avenir,  
Si leurs cœurs ont cru voir dans des miroirs  
Leur sourire l'oubli et le néant,  
Peuvent-ils vraiment espérer renaître ?  
— De quels pleurs ardents, de quel sacrifice,  
De quel sang offert aux ombres errantes,  
Lorsque le vin versé, au crépuscule,  
N'engendre nulle joie, nulle rosée,  
Lorsque l'union des âmes n'est qu'un rêve ?

## SILENCES NUS

Toutes les ombres du jardin  
Paraissent avoir oublié  
Les confidences des statues.  
À des rêves étranges s'ouvrent  
Les heures venues de l'enfance  
Nourrir en mères généreuses  
D'avidés douleurs enfantées  
Par une absence aux lourds secrets.

Pourquoi les statues doivent-elles  
Attendre qu'on ferme les grilles  
Pour crier leur indignation ?  
Leurs cœurs ne sont-ils pas plus purs  
Que les secrets de la lumière ?  
Ne savent-elles pas prier  
Mieux que les fleurs ou que les ombres ?

Ah ! — Cruauté des apparences  
Que les hommes qui vont mourir  
Interrogent sans les entendre  
Jamais révéler ce que Dieu  
Cherche dans les âmes souffrantes  
Qui sous le ciel du jardin vivent  
De rêveries et de serments  
Dont seules peut-être les ombres  
Se souviendront, la nuit venue !

## LIMITE DE L'IMAGINATION

Nos âmes ont su faire naître  
Une source de certitude  
D'un ciel d'antan en noir et blanc.

Malgré tous les serments du Mal,  
Que gagnerions-nous à entrer  
Ensemble dans l'heure sans fin ?

Nous resterons seuls dans la salle  
Devant l'ultime scène où joue  
Le Destin aux voies insondables.

## ÉPITAPHE D'UN POÈTE BOITEUX

Il se faisait des béquilles de plomb  
Qui l'aidaient à marcher dans la vie.  
Il aimait les soleils penchés sur l'horizon  
D'une mer occidentale amie  
Des errants qui cherchent dans la mort  
Des anges musiciens aux ailes d'or  
Dont le chant illumine une promesse  
Que le cœur de Dieu renouvelle sans cesse.

Il savait écouter dans un coquillage  
Les quatre vérités de son sang hâbleur  
Qui prétendait avoir le courage  
De cesser de nourrir l'ombre du bonheur.

Aurait-il confié à la mer son désir  
De se perdre en son sein sans mourir,  
Quitte à toujours souffrir ?

Aurait-il, nouveau Faust rebelle, su  
Renoncer à sa part du Salut  
Promis aux humains qui le mérite,  
Pour que soit sauvée sa Marguerite ?  
Qui le sait ? l'amour est, certes, fort,  
Mais les Destins sont si retors !



## NOSTALGIE COMPATISSANTE

Nous marchons sous un ciel où nous voyons  
Des étoiles sans voix, nues, étrangères  
À notre destin, où que nous allions.  
Comme la nuit sans promesse est amère !  
Comme sans les rayons de vraies prières  
Est triste le monde où nous vieillissons !

Pourtant, dans un coin de notre mémoire  
S'est conservé le charme des histoires  
Qu'on nous contait, quand nous étions petits,  
La nuit tombée. — Ce temps est-il fini ?

Entends-tu nos cœurs crier ce blasphème,  
Reflet de nos pensées de mécréants :  
« Vous cherchez les bras d'un Dieu qui vous aime  
Comme sa tendre mère aime un enfant ;  
Que vous reste-t-il à franchir avant  
De n'être plus rien sous le ciel, pas même  
Grains de poussière abandonnés au vent ? »

## RÉPARATION

Dans la nuit, les pensées violentes  
De mon cœur l'avaient préparé  
À la fin de sa longue attente.

À l'aurore, après la tourmente,  
J'ai vu la neige célébrer  
Dans ton absence éblouissante  
Un dernier soleil révélé.

La mort a été, certes, lente  
À réunir deux cœurs brisés,  
Mais ne nous a pas oubliés.

Se pouvait-il que l'hiver mente  
À l'amour trahi par l'été ?  
Mon cœur s'éteindra consolé.

## DANS L'ORDRE DES CHOSES

Pourquoi parfois ce silence voilé  
D'attentes nues sous le ciel étonné  
D'être désert où toute voix s'est tue  
Quand l'âme des veilleurs paraît perdue ?

Saules d'asile et de méditation  
Où le fleuve et le ciel se reconnaissent  
L'un l'autre, unis par l'antique Promesse,  
Que vos bras sont doux aux harpes de Sion  
Si promptes à chanter la compassion  
D'un Dieu penché sur toutes les détresses !  
Saules attentifs aux rêves des âmes  
Qu'une nostalgie invincible enflamme,  
Saules berceurs ennemis implacables  
Des faux souvenirs où l'amour s'ensable,  
Saules promis aux poétiques fables  
D'exilés dont Dieu inspirera l'âme,

Saules attentifs au puissant murmure  
D'eaux qui bercent la nuit et la rassurent,  
Consolateurs à qui l'exil me lie,  
Si par malheur mon âme vous oublie,  
Je boirai mon chagrin jusqu'à la lie.

## RÉVÉLATION OU MIRAGE ?

Les rêves mystérieux des buissons  
Épars loin de ta route  
S'ouvrent aux âmes où des rêves  
Blessés luttent longtemps avec la mort.  
Dans quel jardin au nom inconnu  
Ces liens furent-ils créés  
Pour secourir la mémoire de Dieu  
Lorsqu'elle est tentée par le Néant  
De lui abandonner une âme stérile  
Que ne féconde aucun buisson ?

Mais si tu devais, voyageur,  
Découvrir dans ce flamboiement  
Silencieux un jeu du soleil  
Avec la neige tombée  
Simplement sur des tombes éparses  
Dans le désert ?

## UN CONTE DE FÉES

Ils vivront un rêve à deux.  
Pauvres sans nulle amertume  
Ils vivront toujours en pauvres,  
Et même quand ils seront vieux  
Ils jouiront du peu d'oubli  
De la mort que la chair accorde  
Aux pauvres qui n'ont que la vie  
À partager avec Dieu.

## DES MOMENTS PEUT-ÊTRE MAL CONNUS

Le jour se leva comme d'habitude ;  
Du jardin clos le soleil révéla  
Fleurs et rosée, larmes de solitude ;  
Fûmes-nous vraiment gais, ce matin-là ?

Nous avons triché, toute notre vie,  
Aux jeux que le Destin nous imposait,  
Et nous avons nourri nos nostalgies  
Des fruits amers de nos désirs secrets.

Le Destin n'est ni le Dieu qui pardonne,  
Ni l'Adversaire au masque de velours ;  
Comment se fait-il que nos cœurs s'étonnent  
De sentir en eux un silence lourd ?

Aurions-nous dû trahir notre détresse  
En nous avouant nos rêves béants ?  
Quel véritable espoir de bonheur laisse  
Aux âmes déçues le soir qui descend ?

## UN JOUR, UN AUTRE JOUR

Rachel sur la terre n'est plus !  
Le ciel de ses enfants se plombe.  
À quoi bon pleurer sur les tombes  
Des mères qui n'embrassent plus !

Avec la pierre de sa tombe,  
Sans bruit son nom a disparu.  
Sur mon cœur, de plus en plus dru  
Les pleurs silencieux de Dieu tombent.

## ÉTERNELLE SOURCE D'OUBLI ÉPHÉMÈRE

Sous la neige exilée du ciel ont pourri  
Les grains d'où sont nées les fleurs d'aujourd'hui.  
Tu crois protéger par ton ironie  
Le somptueux mystère de la vie !  
Ne sais-tu donc pas, silence moqueur,  
À quel point sont stridents les cris des fleurs ?

Quand nous entendrons des cloches lointaines  
Annoncer le retour d'un vieux soleil,  
Par un lumineux cantique pareil  
Aux audacieux murmures des fontaines,  
N'entendrons-nous pas aussi notre sang  
Dire qu'un amour peut défier le temps ?

Des rêves qui seront feu et fumée,  
Loups ténébreux et lunes affamées,  
Jouent sans décor sur la scène du cœur  
Des comédies qui nous font un peu peur,  
Le même printemps, au fil des années,  
Le même serment qui naît, vit, et meurt !



## LE CHÂTIMENT DE DEUX CŒURS MÉFIANTS

Dans le désert des cœurs qui tremblent  
Ils avaient cherché en secret  
L'amour qui éteint les regrets  
Brûlants mais vains. — Un jour, ensemble,  
Se souvenant que tant d'étés  
Avaient trahi leurs espérances,  
Ils décidèrent d'affronter  
La violence de leur silence.  
Mais dans leurs cœurs rompus à l'art  
De se scruter pleins de méfiance  
Et de s'offrir à la souffrance,  
Une voix murmura : « trop tard ! »

Ils crurent l'un et l'autre entendre  
Tonner la voix de leur destin.  
Dans leur désert, larmes et cendre  
Effacèrent tous les chemins.

Hélas ! qui leur eût fait comprendre  
Que qui ne risque rien n'a rien,  
Et que c'est folie de prétendre  
Connaître l'avenir d'un lien ?

## CHANSON D'HIVER (CYNIQUE ? NON, RÉALISTE)

Nous qui sommes des gens  
Dont les âmes plaintives  
Douloureusement vivent,  
Offrons-leur notre sang.

Comme dans leur détresse  
Les amants d'autrefois,  
Nous lierons nos promesses  
Devant un feu de bois.

Bulles de savons, crèvent  
L'un après l'autre tous  
Les amours et les rêves  
Des raisonnables fous.

Pour éviter le pire,  
Quand on fait un serment  
Il ne faut jamais dire  
Ce qu'on pense vraiment.

## CHANSON POUR LA PÉCHERESSE QUI DOIT VENIR

Lorsque je mourrai, personne  
Sauf toi ne pleurera  
Le mécréant qui fredonne  
La chanson que voilà  
Dans la nuit qui s'en étonne.  
Ne me demande pas  
Ce qu'il faut que tu pardonnes  
À mon cœur triste et las.  
La mort veut que j'abandonne  
Mes désirs de paria  
Aux cœurs à qui Dieu ordonne  
De souffrir ici-bas.

## PERMANENTE DÉMESURE !

Ne me reproche pas cette acuité,  
Que j'avoue aujourd'hui, de vieux remords !  
Je l'ai longtemps subie sans rien t'en dire  
Pour éviter à ton cœur une épreuve  
Douloureuse et peut-être aussi stérile  
Qu'un rêve amer qu'on ne peut oublier.

Mais reproche-moi de t'avoir privée  
D'une occasion de montrer à ton cœur  
Qu'il peut se pencher sur toute blessure  
Sans craindre d'y voir un gouffre violent  
Menaçant les amours et les prières.

Reproche-moi de n'avoir pas cherché  
Dans ton âme un remède apte à calmer  
Le feu de tout remords, une promesse  
De pardonner sans poser de questions  
Et d'oublier les brumes inquiétantes  
Où pourrait se perdre un rêve imprudent.

Tes reproches seront pour moi la preuve  
Que la mort est promise à la défaite,  
Que seconde vie est l'amour parfait.

## SAGESSE DE COLOMBINE REPENTANTE

Hélas ! le carnaval sépare  
Les rêves nus ! — ceux-ci s'en vont  
Sans adieu ! les âmes s'effarent  
Mais leur surprise est sans raison.  
Ton costume de neige fond,  
Et te voilà, nu comme un ver,  
Perdu dans un rêve profond !  
Tu oublies la mort de l'hiver,  
Pierrot ! ton esprit et ta chair  
Sont comme la plume et le plomb !  
D'un pot de terre, un pot de fer  
Est bien dangereux compagnon !

## DESTIN D'UN LAC MYSTIQUE

Ni le vin rouge ni le sang  
Ne peuvent ouvrir le silence  
Où souffre une âme rédemptrice.  
De l'ombre d'une solitude  
Sans rémission, ton âme crie  
À Dieu : « que vais-je devenir ? »

Les insolentes ronces noires  
De tant de chemins de ma vie  
Font retentir dans mon esprit  
Le douloureux : « tu le savais ! »

Les grappes d'un triste soleil  
Attendent patiemment leurs noces  
Avec les ciseaux de la Parque.

Était-elle prémonitoire,  
Cette si furieuse chaleur  
D'été stagnant dans ma poitrine ?

Le lac est tout désert sans voix  
Et ardent miroir d'un ciel nu ;  
Voici que s'ouvre sur la rive  
L'attente d'un rêve nouveau.

## COMPTE-RENDU D'UN RÊVE À DEUX

Sombre nuée le jour et feu la nuit,  
Leur raison, seule, aurait-elle franchi,  
Pour les guider vers la Vérité nue,  
Les déserts du cœur, créateurs d'idoles  
Où, si clairvoyant, s'incarne le Mal ?  
L'illusion de pouvoir vaincre la Mort  
Leur fit découvrir, d'exil en exil,  
Les douloureux amours aux yeux bandés.

Ils ont aimé, ont souffert, et sont morts  
Non, selon le vœu de leur âme, ensemble,  
Mais sans avoir perdu leur espérance  
De se retrouver dans le sein de Dieu.

## EXHORTATIONS D'UN COQ SUBTIL

Le jardin t'offre un signe obscur,  
Le silence des fleurs souffrantes,  
Silence bleu des anémones,  
Silence rouge des pivoines,  
Accueille-le ! — Qui te fait croire  
Nécessaire de le comprendre ?  
Laisse ton cœur se consoler.

C'est dans des rêves flous que prie  
Le fiancé des orphelines,  
C'est dans les flammes de son sang  
Que le soleil voit s'élever  
Les chants mystiques de la vie.

Le jardin t'offre aussi les plaies  
Des attentes longtemps errantes,  
Longtemps déçues à en mourir,  
Accueille-les avec des larmes  
De joie : elles sont rédemptrices !



D'OU JE POUVAIS VOIR  
TON ÂME SCINTILLER  
*Tome 2*

Paroles sauvées d'un tourbillon	9
Nuit impure et silence	10
Chanson naïve mais sans doute sage	12
Réponses	13
Dialogue sur le dernier seuil	14
Vieille, vieille vérité appelée par les propos d'un calomniateur	16
Chanson d'ailleurs	17
Réplique à un masque de la solitude	18
Il n'y a pas de quoi rire	20
Dans une campagne pleine d'imprévu	21
Deux âmes dénouées, peut-être damnées	22
Possible châtement d'une âme faible	24
La vraie misère de deux mécréants solitaires	25
Déclin sans masque	26
Une opinion du crâne de Yorick	27
Chanson de libre penseur	28
La nasse	29
Noces d'hiver	30
Deux coupables du délit de solitude	31
Dans un jardin de pleurs	32
Quand la rigueur de la raison fait signe	33
Présence d'un avenir	34
Question à une fleur de tombe	35
Un poète à sa nuit	36
Murmuré à une confidente vigilante	37
Sous les yeux d'une étoile au regard d'infini	38
Enthousiasme et méfiance	41
À quoi bon tirer à la courte paille ?	42
Ann	43

Grâce à la vertu du rythme	44
Venue l'heure d'une attente nue	45
Soir de fête ambigu	46
Allégorie mal déchiffrée	47
Tristesse d'une certitude, tristesse d'une incertitude	48
Peut-on s'en consoler ?	50
Enfant d'une ombre	51
La blessure nue du soleil	52
Prière d'été	54
Sans preuve ? Qu'importe !	55
Confidences d'un Arlequin	56
« Frère, il faut mourir ! »	57
Musiques de vie	58
Ignorance nue	60
Aveux provisoires	62
Revanche de la réalité	63
Humble et amer défi	64
Simplement un mystère du dernier été	66
Pourquoi crier, pourquoi ne pas crier ?	67
Fruit d'une impatience	68
Désespérance	70
Révolte de loup raisonnable	71
Un homme vaincu par l'été du continent antarctique	72
Que sais-je vraiment ?	74
Un mystère de tous les temps	75
Puisque l'oubli n'est qu'un fantôme	76
Libertés ou, peut-être, deux noms du destin	78
Que sait-on des incarnations d'une attente ?	79
Remarque d'un masque fidèle	80
Des élus, pourtant !	81
De surprise en surprise	82
Lettre écrite en rêve par un kabbaliste en herbe	85
À la recherche du possible	86

Poésie et vérité	87
Un puits	88
Enfants d'Ève et Adam rachetés	90
Rien qu'une petite chanson de carnaval	91
Par une nuit de floréal	92
Tristesse nue	93
Une fable qui se voudrait toute simple	94
Un inconnu	96
Aujourd'hui, comme hier et demain	97
Une promenade à deux, à Venise	98
Le matin et le soir (une allégorie)	99
En haute montagne	100
Chanson pour les saules de tous les temps	101
De jour comme de nuit	102
Devant la mort, miroir irrécusable	104
Regard sauveur mystérieux	105
Chanson et méditation	106
Temps venimeux	108
Deux mécréants perplexes au bout du chemin	109
Silences nus	110
Limite de l'imagination	111
Épitaphe d'un poète boiteux	112
Nostalgie compatissante	113
Réparation	114
Dans l'ordre des choses	115
Révélation ou mirage ?	116
Un conte de fées	117
Des moments peut-être mal connus	118
Un jour, un autre jour	119
Éternelle source d'oubli éphémère	120
Le châtiment de deux cœurs méfiants	121
Chanson d'hiver (cynique ? non, réaliste)	122
Chanson pour la pécheresse qui doit venir	123

Permanente démesure !	124
Sagesse de Colombine repentante	125
Destin d'un lac mystique	126
Compte-rendu d'un rêve à deux	127
Exhortations d'un coq subtil	128

Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)  
Sur les rives d'une attente au regard impénétrable  
D'où je pouvais voir ton âme scintiller (2 tomes)

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2015

Imprimé en France